

marches de l'escalier d'onyx à rampe de bronze doré, frappèrent d'abord les yeux. Puis dans les salons dont chacun, d'un style particulier, présentait un incomparable ensemble, se retrouvaient des meubles ayant décoré jadis des boudoirs de la Régence, ou sur lesquelles Mario-Antoinetto s'était assise. Rozan de Breuil avait réalisé ce problème difficile de se montrer fastueux sans mauvais goût. Chez lui la richesse se faisait harmonieuse.

L'intelligence d'un homme de goût se trahissait dans les moindres détails. Il n'en fallait point cependant rendre tout l'honneur au financier.

Parmi les hommes attachés à son journal "l'Universel" se trouvait un garçon à l'esprit fin, au flair sûr, aux passions vives qui, durant la première moitié de sa jeunesse, gaspilla une honnête fortune, mais qui sut s'arrêter à temps sur la limite où peut sombrer la réputation. Quand il aperçut le fond de sa caisse, il changea son mode d'existence, et se mit au travail résolument. Il ne garda de sa vie luxueuse que l'amour du beau, une connaissance profonde de l'art due à des études spéciales et à de nombreux voyages.

Attaché d'abord dans des conditions modestes à la rédaction de "l'Universel", il s'occupait bientôt beaucoup moins du journal que des affaires particulières de Bozan de Breuil. Celui-ci trouva en lui un aide inappréciable, et comprenant la valeur de Valentin Nélaç, le chargea en partie de ses acquisitions.

Bozan, qui avait durant dix ans foré des puits de pétrole et trafiqué dans les deux Amériques, fût devenu la proie de marchands sans conscience s'il n'eût trouvé à point ce dénicheur de bibelots émérite, amateur de peinture, ayant ses entrées dans les ateliers en renom, collectionneur du passé, trouvant une grande joie à poursuivre la découverte de pièces hors ligne.

Il apporta plus que de la patience, de la passion dans ses recherches. La vente d'un collectionneur célèbre lui devint d'un grand secours. Il se rendit acquéreur de merveilles du siècle passé sans égale au monde. Lorsqu'il revenait d'un de ses voyages de découvertes à la recherche des raretés, Bozan de Breuil s'épanouissait à la pensée d'exciter la surprise en même temps que la curiosité.

— Vous êtes un ami, Valentin, disait-il, un ami véritable ; ce que vous faites pour moi, jamais je ne saurai assez le reconnaître. On a si vite fait à Paris d'écraser un homme sous ses millions et ses ridicules !

Du vestibule aux cuisines dallées de faïences de Delft, Valentin Nélaç organisa tout, aidé par un architecte consciencieux.

Deux pièces seulement échappèrent au journaliste : la chambre et le boudoir de Joséfa Bozan de Breuil, femme du financier. Joséfa gardait de son pays ensoleillé, l'amour des couleurs vives, de la richesse pour elle-même.

Elle voulut une chambre tendue de satin bleu sur lequel s'enlevaient des hélianthès d'or bordés avec autant d'habileté que de magnificence. Il lui fallut des tapis d'Orient emmêlés de fils d'or, des torchères de vermeil, de l'or partout et toujours. Elle avait rapporté d'Amérique des pièces d'orfèvrerie curieuses fabriquées avant la conquête, des bouquets de pierreries fulgurants dans des vases d'or pur. Tout cela s'étalait, scintillait, brillait, éblouissait, mais le charme ne se dégageait point de cet appartement intime, et sa fille Mercédès héritait de cet amour des choses tapageuses.

Mais enfin, de la part de cette Brésilienne on pouvait accepter bien des choses. Joséfa, dont la beauté avait été célèbre, conservait une taille imposante, des yeux superbes, des cheveux

magnifiques, et une grâce à part, moitié bruyante, moitié enfantine. Elle gardait un rire entraînant, une paresse de créole, un dédain profond pour tout ce qui touchait à la médiocrité. Son orgueil croissait en proportion de sa fortune. Elle avait attendu avec impatience l'heure d'ouvrir ses enlons.

Ce soir là elle triomphait sans fausse modestie, étalant une parure de reine, et ayant à ses côtés Mercédès sa fille, âgée de vingt ans, pâle d'une pâleur aumbrée, et bizarrement jolie. Mercédès portait des perles comme sa mère portait des diamants.

Elles furent naturellement l'objet de l'attention de tous, mais ni cette fière Joséfa drapée dans ses millions, ni Mercédès au dédaigneux sourire ne conquièrent les sympathies.

On jugea vite leur esprit nul, leur vanité immense, et parmi les femmes et les jeunes filles invitées à cette fête, pas une n'éprouva le désir de se lier avec ces femmes nées sous un autre ciel, et qui semblaient ne venir à Paris que pour essayer d'écraser leurs rivales en fortune.

On n'en convint pas moins que l'hôtel était magnifique, la musique excellente, le souper exquis et que la maison du financier serait très agréable à fréquenter.

Le lendemain la presse entière racontait les magnificences du bal. Reporters et chroniqueurs détaillèrent par le menu les splendeurs de l'hôtel. Valentin Nélaç poétisa Mercédès, et vanta la beauté superbe de Joséfa. Aussi ce fut grande joie pour la mère et la fille pendant qu'elle décachetaient et lisaient tour à tour les journaux graves, les feuilles légères, citant leurs noms au milieu d'un concert de louanges.

Toutes deux, têtes vides ; cœurs froids, mannequins créés pour les fastueux caprices de la mode, prirent du premier jour rang parmi les élégantes dont les toilettes font sensation aux bals, aux concerts, aux premières représentations. Elles se renfermèrent dans un monde de chiffons et de caquets, de frivolités et de paresse.

Sans que la mère éprouvât pour sa fille un amour ardent, et que Mercédès adorât sa mère, elle s'entendirent d'une façon admirable pour dépenser avec autant de rapidité que possible des sommes fabuleuses. Bozan de Breuil payait à caisse ouverte les notes de Joséfa et de Mercédès. Jamais elle ne devinrent un obstacle pour ce nouveau roi de la Bourse ; elles lui faisaient honneur, et recevaient ses invités avec une amabilité de surface parfaitement suffisante.

Le financier gardait peu de temps pour les épanchements de la vie intime. Il s'était créé une existence à part dont la tendresse se trouvait exclue. Il lui suffisait de savoir que sa femme et sa fille allaient au Bois, qu'on remarquait l'élégance de leur toilette, et le luxe de leurs attelages. Souvent, quand il dinait en ville, Bozan restait deux ou trois jours sans les voir.

A l'heure où il rentrait, elles étaient au bal ou au spectacle. Le lendemain il sortait riant qu'il fit jour chez elle. On citait ce ménage comme un intérieur modèle. Jamais de querelles, de désunions. Monsieur approuvait tout ce que faisait madame, et madame ne consultait jamais monsieur, qu'il s'agit de changer des voitures ou d'acheter des parures nouvelles.

Tandis que Mme et Mlle Bozan de Breuil affichaient une morgue hautaine, le financier se donnait au contraire des airs bon enfant, et affectait une grande rondeur. Il était de Paris, lui ! Bien qu'il l'eût quitté de bonne heure, il gardait des attaches.

Bon nombre d'hommes le connaissaient, et se souvenaient du temps où il était sinon pauvre, du moins dans cet état de